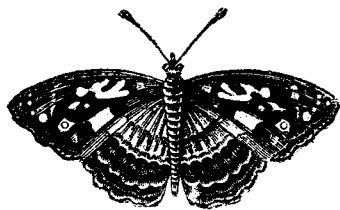


Ce Journal paraît les Mardis et Samedis. Le prix de l'Abonnement est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, 20 fr. pour l'année, et 1 fr. de plus par trimestre pour les départemens. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, au rédacteur en chef, rue Longue, n° 2.



On s'abonne chez MM. Gœury, place des Célestins; Louis Babeuf, rue Saint-Dominique, n° 2; Baron, libraire, rue Clermont; Bohaire, libraire, rue Puits Gaillot, n° 9; Bonnard et Royer-Dupré, papetiers, rue de la Fromagerie; M<sup>lle</sup> Felletas, au Cabinet littéraire, quai de l'Archevêché.



# LE PAPIERON,

JOURNAL DES DAMES,

DES SALONS, DES ARTS, DE LA LITTÉRATURE, DES THÉÂTRES ET DES MODES,

Rédigé par une Société d'Hommes du monde, d'Artistes et de Gens de lettres.

## LETTRÉ SUR VIENNE.

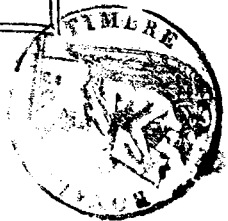
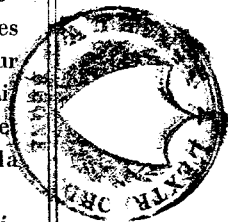
(DEUXIÈME ARTICLE.)

Vienne, Monsieur, selon la remarque judicieuse de M. Vietty (1), est, sans en excepter Autun, Nîmes et Arles, la ville de France qui offre le plus d'analogie avec une cité romaine. C'est ici le lieu de faire remarquer que nos villes modernes sont, en général, bâties en sens inverse des cités latines presque toujours situées sur le flanc et le sommet des montagnes, onduleuses et mamelonnées comme les collines qu'elles couronnaient, heureusement ventilées, entremêlées de jardins et de vastes promenades, semées de grandes places, jetées en amphithéâtre sur des lieux salubres et pittoresques, sillonnées de ces superbes aqueducs qui allaient chercher au loin et sur les plans les plus élevés les eaux vierges du rocher, par suite de ce système d'hydraulique qu'entendaient si bien les Romains et qu'ils appliquaient avec tant d'avantage à l'embellissement et aux besoins de leurs cités. Ces villes pleines de terrassemens, d'ombrages suspendus, d'accidens de terrain, ces villes où le niveau d'eau était si admirablement rétabli par des monumens, ces villes

si saines et si ravissantes à voir, résultaient d'un système de construction et d'un choix d'emplacement auxquels les modernes ont renoncé pour s'accroupir dans la fange et s'étioler dans des masses obscures d'habitations pressées les unes contre les autres, privées souvent d'air et de jour. Il était bâti dans l'idée de la *Vienna*, le vieux *Lugdunum*, sur cette montagne du *Forum vetus* dont on a fait *For-vieil* et ensuite *Fourvières*. Toute la cité couvrait alors les hauteurs de Saint-Just, de Sainte-Foy et de Saint-Irénée : on peut en croire à ces restes d'aqueducs entremêlés de la large brique romaine, à ces cippes, à ces frises, à ces corniches, à ces pilastres de granit qu'on trouve épars sur ces montagnes, dans le cachot de l'Antiquaille, dans la crypte et les soutènemens de Saint-Irénée. Le vieux Lyon descendait jusqu'à la place Saint-Jean, mais il n'avait pas envahi la rive gauche de la rivière. Alors, c'était la ville salubre et riante par excellence..... Peu à peu elle s'est agrandie, elle a traversé la Saône et est venue jeter ses fabriques, ses places magnifiques, ses riches monumens et ses rues tortueuses et noires sur ce vaste terrain d'alluvions qu'elle occupe aujourd'hui véritable péninsule formée par le Rhône et la Saône et terminée par les sommets animés et pittoresques de la Croix-Rousse et de Saint-Clair.

Vienne, Monsieur, cette *Pulchra Vienna*, comme disait Martial, Vienne, antique métropole de la pro-

(1) Voyez le grand ouvrage sur Vienne par MM. Rey et Vietty.



vince Gallo-Romaine ; Vienne, qui fournit à Munatius Plancus les colons de la nouvelle cité de Lyon, qui, de capitale des Allobroges, de colonie romaine, devint successivement métropole des deux royaumes de Bourgogne, cité de l'empire des Francs et de l'empire Germanique, puis ville épiscopale avec des archevêques souverains, a été horriblement mutilée par le génie du nivellement et de la destruction. Le cœur saigne quand on voit ses décombres. O Vienne, où sont ces cinq routes militaires qui traversaient tes montagnes granitiques, où est ta population qui pouvait fournir cinq légions, c'est-à-dire trente mille hommes d'armes, où sont tes colonnes milliaires, ton palestre, tes étuves, ton temple de Mars, tes portiques et ces trois ponts du Rhône qui liaient la Vienne des Allobroges à la Vienne ségusienne ?...

Ce qui reste de tant de splendeur, c'est un musée d'architecture et de sculpture dans lequel on a recueilli tout ce qui a pu échapper aux barbares et à l'avidité des Lyonnais qui semblent destinés à vivre des dépouilles opimes de leur ancienne métropole, puisqu'ils lui ont successivement enlevé ses débris romains et sa suprématie primatiale, dans l'ordre ecclésiastique. En général, ici, on ne peut guère faire un pas sans rencontrer des restes précieux. Presque toutes les bornes de la voie publique sont des tronçons de colonnes de granit ou de pierre de Choin ; les habitations particulières offrent de magnifiques incrustations, des fragmens de mosaïque, des inscriptions, des figures en marbre de Carrare, et il n'est pas rare de trouver en circulation des médailles du haut ou du bas empire, que l'ignorance plébéienne prend pour des liards, mais que l'archéologue reçoit l'œil fermé et qu'il ne rend plus. Le musée de Vienne est riche en mosaïques, pierres tumulaires de grès, torses, cippes, urnes cinéraires, inscriptions, tauroboles, lampes, autels funéraires, lacrymatoires, statues, bas-reliefs, corniches, frises, ornemens variés, amphores, antefixes de terre cuite, en fragmens de colonnes d'énormes proportions, en entablemens ; mais on n'y voit ni médailles, ni bronzes. Les regards de l'observateur s'arrêtent attentifs et satisfaits sur le Faune, le groupe des deux enfans en marbre de Carrare, dont l'un mord le bras de son voisin, allégorie ingénieuse du bien et du mal ; sur un Dieu Larc, gardien des tombeaux, sculpté en Bacchus, d'un style amer et dur ; sur plusieurs mosaïques admirables, la tête colossale d'Hercule dont le nez est perdu, et surtout la levrette caressant son petit, ouvrage en marbre de Paros, qui jadis fut brisé en mille pièces et dont les morceaux m'ont paru assez heureusement rajustés.

Nous ne quitterons pas le musée sans parler du célèbre monument qui lui sert d'asile. Qui ne connaît pas Notre-Dame-de-la-Vie ? Les uns disent que c'était un lieu destiné aux juges des jeux, attendu qu'il est privé de *cella*, les autres soutiennent que ce fut, et

plusieurs inscriptions donnent à le croire, le temple d'Auguste et de Livie. Je ne mettrai pas mon grain de terre glaise dans la balance, et je me renfermerai dans l'axiôme du doute si bien exprimé par Horace : *Adhuc sub judice lis est*. Tout ce que je sais, c'est que ce monument, soutenu par de belles colonnes corinthiennes cannelées, m'a paru d'une suavité exquise ; malheureusement l'église catholique, en voulant placer l'autel du Dieu de vérité au sein de ce lieu profane, y a fait d'irréparables dégâts. La révolution de 93 a chassé le catholicisme de ce monument, comme le catholicisme en avait chassé autrefois le paganisme ; il faut en savoir gré à la révolution, car Vienne a encore trois paroisses, ce qui suffit au besoin des fidèles, et elle a conquis un musée, seule destination convenable et nationale pour l'édifice latin.

( La suite à un prochain Numéro. )

### A SOPHIE GRANGÉ.

Quoi donc ! tu n'as gagné qu'une seule bataille,  
Et le corset de fer qui te serrait la taille,  
Disloqué maintenant et trop lourd pour ta main,  
Comme un sabre en éclats traîne sur le chemin !  
Quoi donc ! ton large front où couvait la pensée,  
Où de tes vers d'airain la chaîne commencée  
S'échappait forte et belle, et d'un rude chaînon  
Liait tout insulteur dont tu savais le nom ;  
Ton front se cache aussi ! — C'est une riche aubaine,  
Sans doute, que d'avoir de longs cheveux d'ébène,  
Et sur sa tempe blanche, en boucles arrondis,  
De les sentir flotter aux vents ; — mais je le dis :  
Lorsque notre cœur bat sous une triple écorce,  
Qu'on se nomme SAGESSE et qu'on porte la force,  
Quand on peut, comme toi, rompre sous son talon  
Tout déchireur public ou joueur de salon ;  
Les rubans ne vont pas au front : — laisse aux ilotes  
Le soin de se boucler de folles papillotes,  
De s'embaumer le sein et de porter au cou  
Le flacon d'élixir, médaille du licou !  
Allons donc, ma Sybille, allons donc : du courage,  
Et dans les jours mauvais faisons tête à l'orage !

Je sais que dans l'arène où ton pas a gravé  
Une si forte empreinte aux dalles du pavé,  
Je sais que tout n'est pas bonheur et poésie,  
Et que l'âme souvent, d'un saint frisson saisie,  
Se débat dans le corps comme une âpre liqueur,  
Et bouillonne, irritée, autour de notre cœur ;  
Oh ! je sais tout cela : je sais quelles idées  
Amères et sans fin, aux heures décidées,  
Viennent bourrer la tête alors que tout s'en va  
Et que dans le ciel vide on cherche Jéhova ;  
Et quel épais dégoût, quand la joie est usée,  
Aux fibres du cerveau fait monter la nausée ;

Oui, je sais tout cela ; mais qu'importe ! Il est temps  
Que les Sultanes soient en face des Sultans,  
Que Diane ait son temple, et que la femme, libre,  
Au vieux monde qui craque apporte l'équilibre !

Ton active pensée a compris le chemin  
Que le brûlant juillet ouvrit au genre humain ;  
J'ai vu ton regard d'aigle en sonder l'étendue,  
Lorsqu'à moi, pauvre enfant, tout à coup descendue,  
Ta voix me révéla quelle maturité  
Attendait, dans les temps, l'homme et la liberté.  
Et tous deux, inspirés d'une sublime joie,  
Aux choses qui viendront élargissant la voie,  
Nous façonnions un monde et pressions dans la main  
Tout ce qui menaçait le ténébreux DEMAIN !

Moi, toujours bouillonnant au feu de ton génie,  
Des hommes qui passaient je bravais l'ironie.  
Tu semais tant de jours au devant de mes pas,  
Que, hors toi, bonne sœur, je ne regardais pas.  
Ton doigt m'avait marqué le but de la carrière,  
Mon regard ne dût pas se porter en arrière  
Et j'ai toujours marché. — Maintenant — je suis seul, —  
Loin de toi, — grelottant sous les plis d'un linceul.  
Dans mes nuits, qui brillaient si belles et si nues,  
La foudre gronde et crève aux flancs de tant de nues,  
Qu'il m'arrive parfois de demander à Dieu  
Si la terre est en poudre et l'horizon en feu !

Puis viennent ces momens de honte et de misère,  
Où le vieux pèlerin foule aux pieds son rosaire,  
Où le prêtre, lassé de son culte mortel,  
Brise le saint calice et ricane à l'autel.  
Et moi, dans ce chaos de toute foi vivante,  
Adressant, AU HASARD, ma prière fervente,  
Je ne vois d'autre Dieu que la fatalité,  
Et je dis : anathème !... à mon éternité !

Oh ! reviens, ma prêtresse, éclairer sur ma route  
Le rocher que tout heurte et que l'on nomme DOUTE.  
Reprends ton luth vivace, et, creusant l'avenir,  
Dis-moi tous les beaux jours que ton œil voit venir ;  
Afin que dans un ciel quand la vie est passée  
Je puisse aller encor reposer ma pensée ;  
Afin que je bénisse, au terme du chemin,  
Quelque chose d'aimant qui me tende la main,  
Et qui sèche, à mes yeux, tant de larmes amères,  
Que dans la nuit je donne aux angoisses des mères.

Je sais bien qu'à ta voix vont hurler de nouveau  
Les courtiers d'insolence au turpide cerveau :  
Qu'importe ! Va toujours ! — Dans l'orageuse lice,  
Sans être ton rival, je serai ton complice,  
Et c'est moi désormais qui veux, dans le mortier,  
De tout nom qui pourra s'y blottir tout entier,

Piler toute syllabe et toute lettre vile,  
Jusqu'au jour où la peste en passant sur la ville,  
Balayant le pavé de ces noms scandaleux,  
Te fera l'horizon pur comme tes yeux bleus !

L. A. BERTHAUD.

## THÉÂTRES.

La tâche d'un journaliste est quelquefois bien pénible, car toute vérité n'est pas bonne à dire, et il y a cependant des vérités tellement vraies qu'on ne peut les taire sans passer pour un sot ou un ignorant. D'un autre côté il en coûte de faire de la peine aux artistes et de s'exposer à nuire aux directeurs. Pour tâcher donc d'accorder notre cœur et notre conscience nous allons effleurer seulement la question dramatique, quitte à y revenir plus tard avec plus de détails.

Depuis que notre dernier article a été fait, nous avons eu lundi soir l'*Opéra comique* et le *mariage de Figaro*. M. Dubo faisait son premier début dans le chant, et, à cela près des sifflets qui ont salué la chute du rideau, il n'a pas eu à se plaindre du public. Il est vrai de dire qu'à l'heure où il a commencé il n'y avait pas encore de public dans la salle.

Le *mariage de Figaro*, cette comédie si incisive, si acerbé, si vive, si gaie, a été jouée avec une froideur désespérante. La pièce d'abord était mal sue, et il faut savoir à la lettre la prose de Beaumarchais comme celle de Marivaux ou de Pigault-Lebrun pour pouvoir se renvoyer la balle et ne jamais laisser languir ce dialogue dont chaque mot est une saillie. M<sup>me</sup> Berger a été bien faible dans le rôle si brillant de Suzanne, rôle qui, par parenthèse, convient beaucoup mieux à une soubrette qu'à une jeune première. Dupré, malgré son talent, talent réel que nous nous sommes déjà fait un devoir de reconnaître, a été pour ainsi dire écrasé par son rôle, et soit timidité inséparable d'un aussi important début, soit défaut de mémoire, il n'a pas tiré du fameux monologue tout le parti que nous croyons avoir le droit d'en attendre. Delacroix lui-même, malgré sa profonde intelligence, n'a pas donné au superbe et insolent Almaviva, toute l'énergie, tout l'éclat que ce rôle demande. Heureusement que, lui, est homme à prendre sa revanche. Le Monsieur qui jouait Bridoison à cette représentation a été au-dessous du médiocre ; ce rôle n'est pas très-saillant, mais nous avons vu autrefois Revelle en tirer un grand parti. Enfin, cette représentation a laissé beaucoup à désirer ; il aurait fallu pour l'ensemble quelques répétitions de plus, car des ouvrages de cette importance ne se jouent pas au *pied-levé*.

Mardi on nous a donné le *Secret du Ménage*. Cette comédie, bâtie sur une pointe d'aiguille, mais bien versifiée, est une miniature un peu surannée, que le

talent des acteurs peut seul faire valoir. M<sup>me</sup> Berger y a été mieux que dans Suzanne. Delacroix a joué Dorbeuil avec ce goût et cette aisance qui le caractérisent dans ce genre de rôles, et M<sup>me</sup> Cosson a complété un ensemble que n'ont pas offert depuis quelques jours des ouvrages, plus importants à la vérité, et partant plus difficiles.

Jean de Paris a terminé le spectacle; Lorédan y remplissait le principal rôle et l'exiguité de ses moyens, paralysés encore par la frayeur, lui a attiré des marques d'improbation justes sans doute, mais bien sévères. Ce jeune acteur n'a malheureusement aucune habitude de la scène, et la gaucherie de son maintien neutralise encore l'indulgence qu'il pourrait espérer comme chanteur. Sa situation faisait peine à voir, car on lisait sur sa figure qu'il sentait lui-même sa faiblesse, et il est si rare aujourd'hui de voir des acteurs assez modestes pour se rendre justice, que ce motif seul aurait pu désarmer la critique. Cet échec ne doit cependant pas décourager Lorédan; avec du zèle et du travail il peut encore être maître de son avenir!

La rentrée de Lecomte qui a eu lieu, jeudi soir, dans Mazaniello de la *Muette*, ne s'est pas faite sous d'heureux auspices. Le talent qu'on avait reconnu à cet artiste, il y a deux ans, aurait dû peut-être lui mériter un peu plus d'égards de la part d'un public dont il avait fait réclamer, et réclamer lui-même l'indulgence. Lorsqu'un chanteur se trouve subitement enrôlé, ce qui arrive souvent aux plus grands talents, vouloir le forcer par la voie des sifflets, à faire ce qui lui est devenu impossible, c'est se montrer injuste, c'est manquer en même temps à l'acteur et à soi-même.

Il est vrai de dire que le public avait bien aussi quelques sujets d'avoir de l'humeur, car excepté l'ouverture, l'air du premier acte chanté avec soins et méthode par M<sup>lle</sup> Alceste, la prière sans accompagnement et la moitié d'un autre chœur qui ont été assez bien exécutés, le reste de l'opéra a marché très-médiocrement, et sur seize morceaux de musique qui composent cet ouvrage ce n'est vraiment pas être trop exigeant que d'en désirer un plus grand nombre un peu mieux soigné.

L'on ne peut donc raisonnablement établir de comparaison entre son exécution actuelle et celle d'il y a quatre ans, et même de l'année dernière; un seul rôle y est mieux rempli, celui de Piétro, qui va très-bien à la belle voix de Serda, et dont cet acteur a très-bien saisi le caractère. Celui d'Alphonse, écrit pour un ténor, est trop haut pour Dabadie qui s'en est cependant tiré avec goût et adresse, à l'aide de quelques innocentes et nécessaires transpositions.

Quoiqu'on ne puisse guère porter un jugement définitif sur l'exécution future de l'opéra, d'après les premiers essais que nous avons vu, nous croyons de-

voir engager l'administration, dans son intérêt, à exiger le plus grand soin, la plus grande sévérité de la part des personnes chargées de l'enseignement et de la mise en scène des ouvrages.

C'est le seul moyen de les faire représenter comme on a droit d'exiger qu'ils le soient à Lyon, et d'ôter, pendant qu'il en est temps encore, tout prétexte à la cabale, ou au moins à la sévérité légitime du public.

Racon a continué, mardi, ses débuts aux Célestins par St-Jean de l'*Ambassadeur* et Dupré des *Jeunes bonnes*. Cet acteur, sans posséder une grande verve comique, a de l'aplomb et de la facilité; il comprend ses rôles et détaille bien le couplet. Ce sera toujours un acteur utile, et quelquefois un acteur remarquable quand il rencontrera des rôles faits à sa taille.

Eugène qui a paru, jeudi, dans Gustave de l'*Héritière* et dans Alexis de la *Lune de miel*, devrait être une excellente acquisition; il a de la tenue, du physique, du goût, de la voix, et il serait très-bien dans certains rôles de son emploi. Il n'a pas assez nuancé pourtant les caractères si différents qu'il a joués avant hier, et c'est un grand mérite que de n'être pas uniforme, surtout dans les amoureux. Nous reviendrons sur cet acteur avec plus de détail quand nous l'aurons vu dans un plus grand nombre d'ouvrages, espérant que l'échec qu'il a éprouvé jeudi ne sera pas un arrêt définitif. Qu'il ne se laisse plus dominer par la frayeur, qu'il phrase le couplet avec plus d'art et plus de verve, surtout qu'il anime un peu son jeu et son débit, car, malgré leur correction, tous les deux ont paru excessivement monotones, et il pourra prétendre à un légitime succès, car il est réellement comédien. Mais qu'il se persuade bien que la froideur tue, et que sans chaleur réelle ou factice, il n'y a pas de vie durable au théâtre!



#### RÉPERTOIRE COURANT.

Aujourd'hui samedi : l'*Ecole des Vieillards*; la *Maison isolée*.

Dimanche : le *Masque de fer*; le *Maître de chapelle*.

Lundi : *Euphrosine et Coradin*; la *Somnambule villageoise*.

Parmi les hôtels qui méritent à tous égards la faveur du Public nous citerons en première ligne l'*HOTEL D'ITALIE*, rue de la *Préfecture*. excellente cuisine, vins exquis, salons décorés avec luxe, cabinets de société préparés avec goût, appartements commodes. On trouve dans ce nouvel établissement, tenu par M. Régnier qui a déjà une réputation comme restaurateur, tout ce qui peut-être utile ou agréable; une vue superbe et une excellente position garantissent de plus à cet hôtel la continuation de la vogue qui l'a accueilli à son ouverture, et ce n'est que pour l'indiquer aux étrangers que nous consacrons aujourd'hui à ce bel établissement quelques lignes de notre journal; les Lyonnais le connaissent assez pour n'avoir plus besoin qu'on le leur signale.